

une figure très noire et grêlée. Une chemise de soie de couleur, un pantalon de cotonnade blanche, un *chamma* en coton blanc très fin, et un burnous de satin noir brodé d'or, forment son costume. Un serretête en mousseline blanche, et, par dessus, un large chapeau de feutre noir, cachent la calvitie impériale. Ménélick a des mains énormes. Il chausse des souliers Molière et porte des chaussettes de soie—parfois sans les souliers. Vous voyez que l'observation est complète.

Souvent le voyageur revit Ménélick, qui s'intéressait particulièrement déjà aux choses de France. Lorsque le président Carnot fut assassiné à Lyon, M. Vanderheyne montra au négus les journaux illustrés qu'il avait reçus de France, et qui représentaient les funérailles. Ménélick se fit traduire les articles. On sait qu'il adressa à Mme Carnot une lettre de condoléances et chargea quelques mois plus tard M. Lagarde, gouverneur d'Obock, de déposer en son nom une couronne au Panthéon. Comme les relations du souverain abyssin avec l'Italie, étaient déjà très tendues, Ménélick fulminait contre l'assassin et il ne trouva de repos que lorsqu'il apprit l'exécution de Caserio.

Malgré les nombreuses défaites qu'il leur a infligées depuis, il est peu probable que l'empereur ait des sentiments plus tendres pour les sujets du roi Humbert.

\* \* \* La scène se passe au couvent des... Absolutines. On est en récréation, et l'une des élèves en racontant une histoire dit :

—... aussitôt il devint rouge, rouge, comme...  
—Comme quoi ?  
—Comme...  
—Voyons, Lucile, dit une sœur qui écoute, nommez-nous quelque chose de bien rouge.  
—... Les libéraux et le Cardinal, mère !

*Raoul Bousseau*

## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 21 mars 1896.

Aujourd'hui, à Paris, l'acquiescement de MM. J. Saint-Cère, de La Bruyère et Carle des Perrières, fait le sujet de toutes les conversations.

Comme, en ayant sous les yeux les comptes-rendus de ces procès, on sourit en lisant, sur le fronton de tous les édifices publics, le mot : LIBERTÉ !...

Où est-elle, cette liberté ?

Où niche-t-elle ?

Voilà ce que demandent tous les journaux de ce soir.

Le juge d'instruction, Henry Meyer, ayant sur ses épaules le manteau de l'Inquisition, a pu, dans un pays civilisé, mettre au secret, faire traiter comme les derniers des hommes des sommités qui, par leur talent, portaient envie à tous les roquets, voire même aux juges, ne mérite pas la triste robe du huissier !

En serions-nous revenus aux barbares lois du Moyen-Age ?

On met au secret, pendant deux mois, des hommes que l'on prend au haut de l'échelle sociale, on les ruine matériellement et physiquement, et après toutes ces injustices de la justice, on découvre qu'ils ne sont pas coupables !

Aussi, des députés intelligents vont proposer une loi, à la Chambre, afin de mettre une fin au pouvoir absurde accordé à des magistrats qui sont souvent d'imbéciles créatures politiques—comme dans beaucoup de pays, hélas !—et qui ne songent pas un instant au mal qu'ils font dans l'administration de leur renversante justice.

MM. Saint-Cère, de La Bruyère et Carle des Perrières sont libres, mais il se trouvera un monde stupide qui, parfois, leur jettera à la face une incarcération d'autant plus pénible qu'elle était imméritée.

Voilà ce qu'est souvent la justice des hommes.

\* \* \*

Depuis longtemps, la France et le Canada demandaient également une ligne directe entre les deux

pays, et le gouvernement du Canada se disait prêt à aider une aussi utile entreprise.

Eh ! bien le projet si désiré se réalise et le 15 avril prochain, le paquebot *Sarnia* laissera Dunkerque pour Québec et Montréal, en arrêtant à Saint-Pierre et Miquelon. Un second steamer, l'*Oregon*, partira le 10 mai et le troisième navire de la ligne nouvelle quittera Dunkerque aussi, le 1er juin, et sous pavillon français !

C'est à vous, Canadiens, maintenant qu'il convient d'aider aux organisateurs d'ici.

Leurs prix de transports sont excessivement bas et ils font tout pour mériter la confiance—dont ils sont dignes, d'ailleurs—des importateurs et exportateurs canadiens.

Le traité étant un fait accompli, cette nouvelle ligne rendra donc de réels et grands services.

MM. Walbaum et Tosetti, les agents généraux pour la France, et MM. Widehen et Griffoulière, les représentants à Paris, 15, place de la Madeleine, sont des hommes d'une parfaite intégrité, et leur expérience dans les affaires les désignent pour ces postes de confiance.

Nous souhaitons, à ces messieurs, tout le succès auquel ils ont droit de s'attendre.

\* \* \*

Les théâtres font actuellement de très belles recettes, surtout la Comédie-Française, l'Odéon, la Renaissance, la Gaité et la Porte Saint-Martin, dont les pièces à l'affiche sont de véritables chefs-d'œuvres.

\* \* \*

La dernière représentation du cercle Le Gardenia a été magnifique.

*Le papi lon dans la lanterne*, de M. Jacques Fenny, le chansonnier si connu à Paris, et *Pierrot financier*, de M. Hugues Delorme, poète délicat et exquis, ont mérité les louanges de tous les grands journaux d'ici.

\* \* \*

Le printemps revient avec ses douceurs, son soleil, ses oiseaux et ses fleurs.

Paris n'a plus rien à envier au climat de la côte d'azur.

*Raoul Bousseau*

## PROTESTATION

A Ribon.

Si ce n'eût été la Grande Semaine, où l'on a à faire chose plus sérieuse que de discuter sur l'amour, je serais venue, sombre Ribon, faire un bout de causette avec vous pour vous gronder du pessimisme qu'affecte votre dernier article : *Sait-on aimer ?*

Il y a de l'amertume dans ce que vous avez écrit, on dirait une légère rancune. Pourquoi vous faites-vous une si laide peinture des cœurs de cette fin de siècle ?

Je ne suis pas sorcière, je pourrais me tromper, mais voici ce que je crois : Vous avez dû éprouver une déception et c'est là la cause de votre mauvaise humeur. Une petite friponne dont le joli minois vous avait séduit s'est, depuis le mois dernier, complaisamment laissé conter fleurette par un jeune dudu, un étudiant en droit ou quelque autre sommité de ce genre.

Ah ! croyez-moi, ne vous appuyez pas là-dessus pour prétendre qu'on ne sait plus aimer, c'est là trop minime affaire.

Oui ! on sait encore aimer ; le cœur de la jeune fille, comme aux beaux jours d'antan, bat bien fort et se sent délicieusement ému quand un ami sincère lui murmure tout bas les doux serments d'amour... Est-il riche ?... est-il pauvre ?... elle n'en sait rien... elle l'aime, cela lui suffit...

Et le jeune homme ? il n'est pas moins sensible aux charmes, aux grâces d'une femme qu'aux temps où un chevalier risquait gaiement sa vie dans un tournoi pour obtenir un sourire, une fleur, un éloge de la dame qu'il chérissait.

Oui ! on sait encore aimer d'une manière aussi

loyale, aussi profonde qu'à l'heureuse époque où le troubadour allait sous le balcon de la noble Yseult chanter en vers naïfs son tendre et respectueux amour.

Les qualités du cœur et de l'esprit, la beauté, la grâce, la réciprocité d'affection, voilà ce qui prime, voilà ce qui, règle générale, passe avant l'or... Il y a des exceptions j'en conviens, mais elles sont peu nombreuses.

C'est une insulte nous faire que de dire : on ne sait plus aimer ; c'est insinuer que l'homme n'est plus capable de nobles sentiments, de belles actions car, quand un cœur sacrifie à un peu d'or à un fol orgueil ce qu'il possède de plus grand : la faculté d'aimer, que peut-on attendre de lui ?

Heureusement, il n'en est pas ainsi, l'alleluia sublime de l'amour se fait entendre dans tous les endroits de la terre, on le chante le soir au clair de la lune en contemplant le ciel, on le répète le jour en courant à travers champs : il a sa place partout, dans la joie, dans la douleur, il est toujours le bienvenu.

Tous sont susceptibles d'éprouver ce sentiment.

L'humble soldat garde, attendri, la petite croix donnée par sa payse, au moment du départ, elle lui fait rêver des joies futures de l'heureux foyer qui sera son partage, le service terminé.

Le grand seigneur, non content, comme Lamartine, de donner à sa Graziella son amour et son souvenir, met de plus à ses pieds son nom et sa fortune.

N'allez pas dire en me lisant (si vous me lisez), que ce sont là des idées de petite fille, et sourire d'un air de pitié... Oh ! non, vous me feriez de la peine en vous montrant si incrédule... Il est facile et doux, il me semble, de croire qu'on peut être aimé pour soi-même...

Si le prisme à travers lequel on regarde à dix-huit ans me fait voir tout en rose, l'expérience est là pour rectifier, et j'ai autour de moi des preuves que l'amour, dans la véritable acception du mot, n'est pas plus une chimère que par le passé.

Avouez donc que c'est dans un moment de *spleen* ou de dépit, que vous avez écrit ces vilaines calomnies...

Et si, comme vous le pensez et comme je le crois, l'amour fait le bonheur, je vous prédis un avenir heureux, à vous qui savez aimer, vous rencontrerez quelque part une belle et bonne enfant dont le cœur ami sera un écho fidèle de votre propre cœur.

Alors, dans LE MONDE ILLUSTRÉ, nous lirons une gentille rétractation de l'erreur passée, ayant pour titre : " On sait aimer."

Et sur ce, je vous quitte en vous souhaitant, avec le retour du soleil printannier, des idées plus gaies.

Sans rancune, n'est-ce pas ?

*Harold*

## LES NUAGES

Couché sur le dos, dans le vert gazon,  
Je me baigne d'ombre et de quiétude.  
Mes yeux ont enfin perdu l'habitude  
Du spectacle humain qui clôt la prison  
Du vieil horizon.

Là-bas, sur mon front passent les nuages,  
Qu'ils sont beaux, mon âme ! et qu'ils sont légers,  
Ces lointains amis des calmes bergers !  
S'en vont-ils portant de divins messages,  
Ces blancs messagers ?

Comme ils glissent vite ! Et je pense aux femmes  
Dont la vague image en nous flotte et fuit.  
Le vent amoureux qui de près les suit  
Disperse ou conduit leurs fluides trames ;  
On dirait des âmes !

Rassemblant l'essor des désirs épars,  
Ivre du céleste et dernier voyage,  
A quelque âme errante unie au passage,  
Mon âme ! là-haut, tu me fuis, tu pars  
Comme un blanc nuage !

LÉON DIÉRY.